

**LA FAMILLE
NORMANDE,
OU
LE COUSIN MARCEL,**

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. MÉLESVILLE ET BRAZIER,

**REPRÉSENTÉ SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ DRAMATIQUE,
LE 9 AVRIL 1822.**

~~~~~  
**PRIX : UN FRANC 50 c.**  
~~~~~

PARIS,
CHEZ FAGES, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉÂTRES,
BOULEVARD ST.-MARTIN. EN FACE DE LA RUE DE LANCRY.

1822.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

JACQUES GOBINET, maître d'école.....	M. BERNARD-LÉON.
TOINETTE, sa fille.....	Mad. DORMEUIL.
MARCEL, hussard sous le nom de Bertrand.....	M. CLOSEL.
JEAN CLAUDE, neveu de Go- binet. (<i>Accent normand renforcé</i>)..	M. GONTIER.
LADROGUE, hussard Alsacien..	M. SARTHÉ.
CLOPIN, petit gardeur de vaches.	Mlle. DEJAZET.
Un Hussard.....	M. LUDOVIC.
Hussards.	
Villageois.	
Villageoises.	



*La Scène se passe en Normandie, dans un village
près d'Harfleur.*

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LA

FAMILLE NORMANDE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un hameau ; à droite , sur l'avant-scène , l'entrée d'un cabaret. Un peu plus loin et du même côté , la porte de la ferme. A gauche , une petite grille avec un mur prolongé qui environne un jardin dépendant de la ferme. Au fond on aperçoit un village.

SCENE PREMIERE.

MARCEL.

Demi-tenue militaire ; il sort du cabaret et parle à la cantonnade.

Dis-donc , L'éveillé , tu mettras ce déjeuner-là à la suite des autres ; je te payerai ça en masse *(Il entre en scène.)* Diable de Normandie .. Voilà le premier cabaret où je trouve du vin qui ne sente pas la pomme de reinette ; aussi je n'en sors pas , au risque d'être grondé par ma petite Toinette .. L'aimable fille ! elle ne se doute guère que ce pauvre Bertrand , ce hussard qu'on a reçu à la ferme avec tant de bonté , est son cousin Marcel qui la faisait sauter sur ses genoux il y a quinze ans , qui ne voulait rien apprendre et que l'on n'appelait dans la famille que le mauvais sujet ! ça , c'est vrai , je l'étais joliment.

AIR : *Plus qu'un millionnaire. (de l'Artiste.)*

Je ne savais pas lire ,
A l'âge de quatorze ans ,
Mais ma gaieté faisait rire
Tous nos bons paysans ;

Les filles du village
 Passaient les yeux baissés...
 Et trouvaient, pour mon âge,
 Que j'en savais assez.

Quand il passait d' la troupe,
 Chez nous, tous les huit jours,
 J'étais toujours dans l' groupe
 Qui suivait les tambours;
 Comm' je m' sentais l' courage
 D' les suivre à pas pressés,
 Je trouvais, pour mon âge,
 Que j'en savais assez.

Mais je me suis instruit depuis : maintenant je sais lire et
 signer mon nom ; je suis brigadier, et avec cet uniforme-
 là, mes parens ne m' renieront pas, j'en suis sûr.

AIR : *Vaud. de Fanchon.*

J' n'ai pas d' papiers, d' famille,
 Mais bon soldat, bon drille,
 J' présent' les deux chevrons que v'là ;
 Mes blessur's peuv' t paraître,
 Et n'y a pas d' famill' qui n' sera
 Fier' de me reconnaître
 Avec ces papiers là !

(*Frappant sur sa poitrine.*)

Et je puis me montrer... C'est-à-dire je puis me mon-
 trer... Il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que je suis
 obligé de me cacher à cause de mon duel avec le sous-lieu-
 tenant des carabiniers.. diable d'affaire!... ça fait un tapage...
 Le colonel est furieux, et l'ordre du jour du maréchal de
 Saxe est sévère là-dessus. J'ai eu tort, c'est vrai, parce
 qu'un officier... mais aussi, pourquoi m'a-t-il provoqué!...
 D'un autre côté... (*Il altume sa pipe.*) je pourrais bien dire
 à la famille : je ne suis pas mort, et la preuve, c'est que me
 voilà. Embrassons-nous ; mais j'ai revu ma petite cousine
 Toinette, je suis devenu amoureux comme un recrue de
 l'année... Elle est promise au cousin Jean-Claude, il faut
 être prudent et ne pas me découvrir ; encore, si j'avais des
 nouvelles du dépôt qui est à Harfleur... il n'y a qu'une petite
 lieue ; il faut que j'y envoie... V'là justement mon courrier
 ordinaire, le petit vacher du village. Arrive donc, Clopin.

SCENE II.

MARCEL, CLOPIN.

Il tient un morceau de pain et une pomme à la main.

CLOPIN, *Accent normand très-prononcé.*

Me v'là, monsieur l'brigadier.

MARCEL.

Ah çà, tu as manqué à l'appel de ce matin.

CLOPIN.

Accoutez-donc, Monsieur Bertrand, vous qu'êtes militaire, vous savez le service... Je suis vout' commissionnaire, mais je suis vacher, et mes bêtes avant tout.

Il mord dans une pomme.

MARCEL.

Ce que c'est que de cumuler les places !

CLOPIN.

Il n'y a point de vaches soignées comme les miennes. Pauvres innocentes ! elles ne se plaignent point de mé, demandez-leux y plutôt... je m'ôterais le morceau de la bouche pour les animaux. Voulez-vous une pomme ?

MARCEL.

Merci.. Tu vas partir pour Harfleur.

CLOPIN.

Ah ! vous voulez faire vot' provision de cadeaux pour la noce de mamzelle Toinette.

MARCEL, *vivement.*

Sa noce... Elle épouse donc Jean-Claude ?

CLOPIN, *avec malice.*

Ça vous-frait d'la peine, pas-vrai ?

MARCEL.

Moi ?

CLOPIN.

Pardine... on y voit clair... Est-ce que je vous ai pas vos encore hier ensemble, à côté de l'abreuvoir.

MARCEL.

Tu espionnes donc tout le village ?

CLOPIN.

Mais vous pouvez être ben tranquille , Toinette n'aime pas Jean-Claude

MARCEL, *vivement.*

Elle ne l'aime pas ?

CLOPIN.

Elle a raison... D'abord, il n'est pas belhomme du tout, et c'est jouer de malheur, parce qu'ici tous les jeunes gens sont très-bien.

Il se rengorge

AIR du premier pas.

Sans nous van'er
Dans le pays des pommes
On trouve aussi des gens qu'on peut citer,
Et dans l' villag' dont né natif je sommes,
On compte au moins une trentain' de beaux hommes,
Sans me compter. *(Bis.)*

MARCEL, *le regardant.*

C'est juste... Et tu disais donc que Jean-Claude...

CLOPIN.

Est un avare... un intéressé... un chicanier...

MARCEL.

Mais comment le père Gobinet a-t-il pu consentir ?...

CLOPIN.

C'est que vous ne savez pas l'histoire de la famille : voyez-vous, les Gobinet étiont quatre frères, Jacques Gobinet qu'était l'aîné et qui l'est encore, vu qu'il ne reste plus que lui, Bazile Gobinet, l' père à Jean-Claude, et François Gobinet, qu'a laissé un certain Marcel, que j' n'ons point connu, vu que le petit drôle s'est ensauvé à treize ans, et qu'il est mort à la guerre, où c' qu'il s'était engagé.

MARCEL.

Ah ! il est mort ce Marcel ?...

CLOPIN.

C'est sûr, quoiqu'on n'ait pas l'acte de décès, vu que sur les champs de bataille, n'y a pas de municipalité pour rece-

voir les déclarations... Pour en revenir, le quatrième frère, qu'est mort garçon, a laissé de gros biens à ses neveux, Jean-Claude et Marcel, et puis vingt mille francs à Toinette, à condition qu'elle épousera Jean-Claude. M. Jacques Gobinet leur oncle, qu'est maître d'école, sauf vou' respect, est chargé de l'inexécution testamentaire. Mais y n' veut partager l'héritage que lorsqu'il aura la preuve que Marcel est mort... Toinette, qui n'aime pas son cousin, soutient son père; Jean-Claude, qui grille de tenir l'argent, s' fâche, crie comme un aveugle... c'est des tapages... vrai ça fait plaisir à voir... Oh! moi, les cancans je les aime... Quand vous voudrez savoir des nouvelles v'nez m' trouver... je vous mettrai au courant. (*Il se frotte les mains en chantant.*)

AIR : C'est l'Amour.

Les cancans, cancans, cancans,
Amus'nt le monde

A la ronde,

Les cancans, cancans, cancans,
V'là c' qui fait passer l' temps

Je sais qu' la mère Mathurine
Était hier chez son voisin,
Tandis qu' son homm' buvait chopine
Au cabaret d' la mèr' Martin.
Mais comm' je dois me taire
J' vous laisse à deviner
C' qu'on dit sur la rosière
Que l'on va couronner.

Les cancans, cancans, etc., etc.

J' sais qu' le r'ceveur et la fermière
Depuis qu'euqu' temps sont bons amis,
J' sais pourquoi la femm' du notaire
Va trois fois par an à Paris,
D' la fille à Nicodème
L' mariage est ajourné,
Et j' connais un baptême
Que l'on n'a pas sonné...

Les cancans, cancans, etc., etc.

Il danse.

MARCEL.

Mais tu oublies ma commission.

CLOPIN.

Du tout... nous disons à Harfleur?

MARCEL.

Tu connais l'auberge du Cheval blanc ?

CLOPIN.

Du Cheval blanc, oui, qu'est peint en noir.

MARCEL.

Tu demanderas un hussard nommé Ladrogue.

CLOPIN.

Ladrogue ?

MARCEL.

Tu lui diras qu'un de ses camarades l'attend ici, et tu l'amèneras avec toi.

CLOPIN.

Je vois ce que c'est, nous manquons de danseurs pour la fête d'à ce soir, c'est une recrue...

MARCEL.

Ladrogue, danser !... Ah bien oui, un brave militaire alsacien, qui ne sait que boire, fumer et se battre...

CLOPIN.

Un Arsacien ! queu grade que c'est donc ?

MARCEL.

Imbécille, c'est son pays.

CLOPIN.

Ah ! oui, Italien, Prussien, c'est de ces côtés-là. Et quoique vous lui voulez ?

MARCEL.

Ah ! tu es trop curieux... En avant, marche...

AIR : Tôt, tôt, tôt, saut d' galop.

Dépêchons,
Détalons,
Galopons,
Plus d' raisons.

Il lui montre une pièce de monnaie.

Du silence,
V'la ta récompense.
Dépêchons,
Détalons,
Galopons,
Ou j' réponds
De te secouer les talons.

(9)

CLOPIN:

C'est dit, mon brigadier,
J'vas plus vit' que l'courrier,
Car j' suis, quoique piéton,
L'estafett' du canton.

ENSEMBLE.

Dépêchons, etc.

CLOPIN.

Dépêchons, etc.
Du silence,
V'là ma récompense;
Dépêchons, etc.
Jen réponds,
Quoiqu' piéton j'ai des ail's aux talons.

Il sort en courant.

SCÈNE II.

MARCEL, *seul.*

Ah! mon cousin Jean-Claude, vous prétendez pincer toute la succession et épouser la cousine par-dessus le marché, ça ne sera pas, mille carabines! Chut! je les entends. *(Il se retire de côté et continue à fumer.)*

SCÈNE IV.

MARCEL, TOINETTE, JEAN-CLAUDE,

Ils entrent en se disputant.

TOINETTE.

AIR : *Non, non, point de pardon.*

Ei, si que c'est vilain,
Sans cess' médire
D' ceux qui n' pouvoient rien dire;
Ei, si que c'est vilain,
Peut-on si mal parler d' son cousin.

JEAN CLAUDE.

C'était un menteur,

TOINETTE.

Qu'avait un bon cœur.

JEAN CLAUDE.

C'était un poltron ;

TOINETTE.

Pour ça , je dis qu' non.

JEAN CLAUDE.

Un franc libertin ,

TOINETTE.

Qu' aurait fait son chemin.

JEAN CLAUDE.

Un mauvais sujet ;

TOINETTE.

Mais qui m' plaisait.

Fi , fi que c'est vilain , etc.

JEAN CLAUDE.

Non , non c' n'est pas vilain ,
Il faut bé rire

Quand on a rien à dire ;

Bon , bon c' n'est pas vilain ,

Faut ben médire un p'tit brin ,

Du prochain.

TOINETTE.

Vous avez un mauvais cœur , Jean-Claude.

JEAN-CLAUDE.

N'y a pas de mauvais cœur à ça.

TOINETTE.

Décrier les siens.

JEAN-CLAUDE.

J' lui rends justice . . . y n' valait rien.

TOINETTE.

Marcel ? il valait mieux que vous.

MARCEL , à part.

Ah ! ah ! il est question de moi.

JEAN-CLAUDE.

Faut avouer qu' vous êtes ben la fille de vot' père , ostinée comme trente-six Bretons ; enfin vous étiez si jeune quand ce mauvais garnement de Marcel s'est enfui du pays , à peine si vous pouvez vous en souvenir , et vous êtes toujours à chanter ses louanges.

TOINETTE.

Parce qu'il était bon et qu'il prenait toujours mon parti quand vous vouliez me battre.

JEAN-CLAUDE.

Moi .. je vous battais !.. Si on peut dire..

TOINETTE.

Oni, Monsieur... A présent que mon oncle m'a laissé vingt mille francs, je suis votre chère Toinette, autrefois j'étais une petite sotté.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Plus d'une fois dans notre enfance,
Vous me corrigiez d'importance,
J'vous en dois assez, Dieu merci.

JEAN CLAUDE.

Vous m' payerez quand j' s'rai vot' mari ;
Et dailleurs en fait de taloches,
Si j' vous en baillais, sans reproches,
Marcel me les rendait si bien,
Que d'puis longtemps vous n' me d'vez rien.

Par ainsi donnons-nous quittance définitive et n' pensons qu'à not' mariage.

MARCEL, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est ça morbleu.

JEAN-CLAUDE, *riant en se frottant l'épaule.*

Tiens, c'est l'hazard .. Il est gai l'hazard, j' l'ai reconnu au toucher... L'habitude de caresser son cheval.

TOINETTE.

Vot' servante, monsieur Bertrand.

MARCEL.

Salut, mamselle Toinette... Eh ! ben le papa est donc enfin raisonnable... et nous allons danser.

JEAN-CLAUDE.

N' m'en parlez pas, il est plus têtü que jamais ; enfin, monsieur Bertrand, vous qu avez connu mon cousin Marcel à l'armée, vous savez ben qu'il est mort.

MARCEL.

On me l'a dit.

TOINETTE.

Ça n'est pas sûr.

JEAN-CLAUDE.

Eh ! ben, parce qu'il n'en a pas la preuve par écrit, mon oncle, le maître d'école, ne veut pas me mettre en

possession de l'héritage¹, comme si ce pauvre Marcel était obligé d' mourir par devant notaire pour lui faire plaisir... aussi je serai forcé de plaider.

TOINETTE.

De plaider... ?

JEAN-CLAUDE.

Oui, Mamselle... et même pour vous épouser, vous verrez qu'il faudra faire marcher les huissiers.

TOINETTE.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Contre mon père... ah ! l'horreur !
N' plaidez pas , je vous l'ordonne.

JEAN CLAUDE.

Les procès n' connaiss' personne,
Un arrêt f'ra not' bonheur.

TOINETTE.

Songez-y bien , j' vous l' répète ,
Queuqu' succès qu' ça vous promette ,
Si vous plaidez , plus d' Toinette ,
Je r'nonce à vous.....

JEAN CLAUDE.

Et pourquoi ?

TOINETTE.

Je n' veux pas qu'on m'établisse
Par autorité de justice ,
Et qu'on m'aim' de par le Roi.

JEAN-CLAUDE.

Ah ! c'est égal... j'ai déjà fait publier les bancs , il faut qu' vot' père se décide ; parce qu'il est le maître d'école du village et qu'il sait quatre mots de latin qu'il met à toutes saucés , il se croit plus grec qu'un autre , mais j' lui parlerai d' la bonne encre. Le v'là qui sort de sa classe.

SCÈNE V.

Les Mêmes , JACQUES GOBINET.

GOBINET , *accourant.*

Grande nouvelle, mes enfans !.. *Post nebula* , on voit luire l'arc-en-ciel !.. notre cher Marcel n'est point mort !

TOINETTE, *avec joie.*

Il n'est pas mort !...

JEAN-CLAUDE, *troublé.*

Il n'est pas mort ! qu'est-ce qui dit une pareille bêtise ?

GOBINET.

Une lettre de Rouen... un ami qui a pris des informations et qui a suivi l'affaire, *ab ovo*, (*parcourant la lettre.*) 1°. Notre fugitif s'était embarqué au Havre, et était resté trois ans dans les Indes.

JEAN-CLAUDE.

Nous savions ça.

GOBINET.

2°. Il revint ensuite se battre en Italie... puis dans l'artillerie... après ça en Pologne, dans un régiment de dragons, car c'était un garçon *in utroque jure*, qui maniait également le sabre et le canon ; depuis ce temps-là nous ne savions ce qu'il était devenu... mais un voyageur qui arrive de Fecamp, et qui s'est arrêté chez la veuve Simoneau, assure avoir parfaitement reconnu Marcel, *de visü*, c'est-à-dire des deux yeux, il y a deux mois, du côté d'Abbeville.

JEAN-CLAUDE, *effrayé.*

Un voyageur !

MARCEL, *à part.*

C'est ce petit marchand de toiles avec qui j'ai déjeûné.

JEAN-CLAUDE.

Ça n'est pas vrai.

TOINETTE.

Pourquoi donc ?

JEAN-CLAUDE.

Parce que... parce que... quand on est mort, on ne vous fait pas de ces peurs-là, ça serait d'une insensibilité profonde... Moi qui ai porté son deuil ; car j'aimais dans le fond.

TOINETTE *riant.*

Le deuil... Ah ! je le crois bien.

JEAN-CLAUDE.

Enfin, puisque M. Bertrand l'a vu tumber à ses côtés... N'est-ce pas, monsieur Bertrand ?

MARCEL.

Ah ! dame , c'est possible , mais je ne l'assurerais pas.

GOBINET.

Dans le doute, nous attendrons toujours pour le mariage et les affaires resteront *in statu quo*.

JEAN-CLAUDE.

C'est abominable . . . Si vous n'étiez pas mon oncle . . . Dieu de Dieu, pourquoi y a-t-il des oncles, je vous demande a quoique ça sert ! . . me sacrifier à un homme qu'on ne sait s'il est mort ni s'il est vivant . . . à un méchant garnement.

TOINETTE.

Là, encore ! . . .

GOBINET.

Tu quoque . . . Jean-Claude ! tu l'accuses aussi ' ton cousin ! D'ailleurs *errare humanum est*, qui est-ce qui ne fait pas de sottises ?

AIR : *Vaud. du Petit Courrier.*

Ici bas, à tous les instans,
Tout le monde fait des sottises,
Tout le monde dit des bêtises,
Les petits ainsi que les grands ;
J'en entends dire à l'homme en place,
Aux savans ainsi qu'aux Midas,
Enfin, moi-même, dans ma classe,
Croyez-vous que je n'en dis pas.

JEAN-CLAUDE.

Je l' savons bé.

GOBINET.

Du reste, Marcel avait du bon, et je suis certain que les *pensum*, coups de ferrules et le reste que je lui prodiguais avec tendresse, auront fructifié dans son cœur.

JEAN-CLAUDE *avec colère.*

Mais vous ne voulez pas entendre . . .

GOBINET.

Ah ! ça, j'espère que vous n'avez pas la prétention d'être plus entêté que moi.

MARCEL, *à Jean-Claude.*

Rassurez-vous . . . Il est peut-être mort.

GOBINET *vivement.*

D'ailleurs, *quidquid dixeris*, c'est comme si vous chantiez, *homo sum*, donc je ne suis pas une cruche, que Marcel arrive et je vous unis *ne varietur*... en attendant, je cours écrire pour faire faire des recherches.

TOINETTE.

Et moi je cours chez la veuve Simoneau.... Oh! que je suis contente.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Ah! je suis dans l'impatience
D'aller m'informer de cela.
Mon cousin vivrait... quand j'y pense,
De plaisir mon cœur bat déjà.
L'espoir qui me trouble et m'agite,
M'émeut à tel point que je croi
Qu'mon cœur ne battrait pas plus vite
Quand Marcel serait près de moi.

GOBINET à *Bertrand.*

Monsieur Bertrand, nous nous reverrons à dîner. *Salve atque*... portez-vous bien.

Toinette sort, et Gobinet rentre chez lui.

MARCEL, *voulant suivre Toinette.*

Je vous suis, mamselle Toinette.

Toinette s'échappe, Marcel est arrêté par Jean Claude qui le ramène en silence sur le devant de la scène.

SCENE VI.

MARCEL, JEAN CLAUDE.

MARCEL, à *part.*

Qu'est-ce qu'il a donc ?

JEAN CLAUDE, *avec une colère concentrée.*

C'est une indignité... une trahison... mais, jarni, je m'en vengerai.

MARCEL.

Comment ?

JEAN CLAUDE.

Mon ami. . . . mon cher ami, vous m'avez dit cent fois que vous m'aimiez ni plus ni moins qu'un frere.

MARCEL.

Parlez! . . .

JEAN CLAUDE.

Vous voyez qu'ils sont tous contre mé, ils veulent ressusciter Marcel pour me ruiner. . . Mais je les préviendrai.

MARCEL.

Vous allez plaider.

JEAN CLAUDE.

Ah! que nenni. . . pas si bête pour le quart-d'heure, ça traînerait trop en longueur, j'ai un autre moyen. . . une bonne bourde... une frime Normande qui part de là.. ça dépend de vous.

MARCEL.

De moi?

JEAN CLAUDE, *adlinant.*

Etes-vous un bon enfant?

MARCEL.

Mais, jusqu'a présent. . .

JEAN CLAUDE.

C'est pas ça que je vous demande... êtes-vous un bon enfant? . . .

MARCEL.

Sans-doute.

JEAN CLAUDE.

Mon oncle ne veut conclure mon mariage qu'en présence de Marcel.

MARCEL.

Eh! bien!

JEAN CLAUDE, *d'un air fin.*

Eh! ben si. . . si. . . vous étiez mon cousin. . . hem!

MARCEL, *à part.*

Est-ce qu'il se douterait. (*Hau.*) que voulez-vous dire?

JEAN CLAUDE.

V'là tout, c'est mon idée. . . Si vous étiez mon cousin?

MARCEL.

Si je l'étais... alors naturellement...

JEAN CLAUDE.

C'est pas ça... Je dis si vous étiez mon cousin... une supposition .. ça veut dire soyez mon cousin...

MARCEL.

Ah! je commence à comprendre, vous voulez dire que je fasse semblant...

JEAN CLAUDE.

Juste! vous aurez voulu nous éprouver... voir si nous vous regrettions. Marcel retrouvé, mon oncle ne peut plus s'opposer .. j'épouse Toinette... je m'empare des biens... et puis nous avouons la frime au père Gobinet... Allons, hardi... Ça va-t-il ?

MARCEL, à part.

Ma foi... je ne résiste pas au plaisir de me faire connaître de Toinette.

JEAN CLAUDE.

Eh! ben... vous vous tâtez ?

MARCEL.

Non.. je sens que je fais mal, mais, ma foi, le plaisir de vous obliger.

JEAN CLAUDE, l'embrassant.

Ah! l'honnête homme... le brave brigadier... Ah! ça, vous savez l'histoire de Marcel ?

MARCEL.

Comme la mienne... Depuis quinze jours que je vous en entends parler.

JEAN CLAUDE.

Vite à la besogne... retirez-vous une minute... pour que je les prépare... il faut une reconnaissance... l'émotion .. dites donc, si vous pouviez pleurer, ça ferait une fière avance.

MARCEL.

Ah! je ne vous promets pas ça.

AIR du Verre.

On ne pleure pas à son gré,
D'vous obliger j'aurais envie,
Mais croiriez-vous que j'n'ai pleuré
Qu'une seule fois dans ma vie ;

La Famille normande.

Or, devinez quel coup fatal,
A ce point avait pu m'abattre...
C'était de m'voir à l'hôpital
Un jour où l'on devait se battre.

JEAN CLAUDE.

Vous étiez bé bon. . . je n'aurais pas pleuré pour ça,
moi. Tenez-vous là, et vous arriverez quand je vous ferai
signe.

MARCEL.

C'est convenu. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

JEAN CLAUDE, *seul.*

Je les tiens. . . Au moyen de deux ou trois bouteilles de
cidre j'en serai quitte avec l'hazard... Hardi, Jean Claude.
(*Il se frotte les mains.*)

AIR : *Une vendange aussi bonne, aussi belle.*

Je sais ben que je fraude,
Mais de chaque pays
Il faut suivr' la méthode,
Et j'les vois tous surpris,
Dir' : c'est Marcel,
Queu coup du ciel!

Oui, c'est lui! c'est ma fine bé lui. . . Comme il est
grandi, embelli. . . ils le reconnaissent, l'embrassent, et
moi j' suis muché dans un petit coin, je vois tout ça, je ris
dans ma barbe. . . et je dis : Allez. . . allez. . . (*Il chante.*)

Malgré mon nom je n' suis point d'la saint-Claude;
V'la un cousin
Que j' vous ai fait c' matin.

(*Il danse.*)

La scène sera chaude,
Vu que c'est un malin,
Qu'est qu'ça m' fait qu'on claboude,
Pourvu qu'ce soit l' lend'main
Qu' j' aurai l' magot
Et l' conjungo.

Dieu! ça s'ra-t-il bon! quand j'aurai renvoyé l'hazard
après mes nocés. . . et que, le lendemain, ma femme dira :

Eh! ben Jean Claude, on va déjeuner, appelle donc le cousin, mais j' n'aurai point l'air... et je dirai... où donc qu'il est?... Cousin!.. On l'appêlera... On le cherchera... Moi je rirai et dirai tout bas!.. Allez.. allez.. (*Il chante.*)

Courez après, je n'suis pas d'la saint-Claude,
N'y a plus d' cousin,
Pas plus que d'ssus ma main.

(*Il danse.*)

Allons, allons... prenons une figure à l'évènement. (*Il appelle.*) Mon oncle! Toinette! Babet!.. Grande nouvelle, mon oncle.....

SCÈNE VIII.

JEAN CLAUDE, GOBINET, à la fenêtre, ensuite
TOINETTE.

GOBINET, *une plume dans la bouche.*

Punctum virgula, qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN CLAUDE, *avec joie.*

Venez, venez vite, si vous saviez, Marcel, il est ici... je viens de l'embrasser. (*Au fond.*) Hoé, hoé, venez tous!..

GOBINET, *laissant tomber sa plume et son bonnet.*

Il est ici... Toinette! Je descends, mon ami, je descends. (*Il disparaît.*)

SCÈNE IX.

Les Mêmes, GOBINET, BABET, FRANÇOIS,
Paysans, Paysannes.

JEAN-CLAUDE, *dansant.*

AIR : *Frogment de Blaise et Babet.*

Venez amis, accourez tous
Partager notre ivresse.

CHOEUR.

Quoi c' bon Marcel s'rait parmi nous,
Qu'à l' fêter on s'empresse;

Tin, tin, tin,
Que nos verr's sonn' le tocsin ;
Son retour va nous mettre en train.
Marcel est un enfant de not' village,
Il a servi long-temps avec courage,
Il mérit' bien que j' lui rendions hommage ;
Fêtons le jour
De son retour ;
Ah ! le beau jour !

TOINETTE.

Marcel est revenu qu'eu bonheur !

GOBINET.

Il serait ici !

TOINETTE.

Je sois sûr que je vais le reconnaître du premier coup-d'œil.

TOUS.

Oui, nous le reconnâtrons.

JEAN-CLAUDE.

Eh ben, v'là trois semaines que vous l'avez sous les yeux, personne n'a pensé à mettre son nom sur sa figure.

GOBINET.

Comment!... ce serait...

TOINETTE, *vivement.*

Monsieur Bertrand.

JEAN-CLAUDE.

Juste !

GOBINET.

Fiat lux.

TOINETTE.

Ah ! que je suis contente ! j'en avais le pressentiment, j'éprouvais près de lui, je ne sais, un trouble..., un plaisir que je n'ai jamais ressenti...

GOBINET.

Ah ! les jambes me défaillent (à Jean-Claude.) Mais comment l'as-tu reconnu ? Il s'est donc nommé.

JEAN-CLAUDE, *avec une émotion burlesque.*

Vous n'y êtes brin. Nous étions là... comme ça... A causer du cousin sans y songer autrement, seulement pour les détails de l'affaire dont il était présent... au sujet de sa

mort présumée ; mais ce qui fait ben voir ce que c'est que... que la prédestination quand l'étoile s'en mêle... c'est qu'au plus chaud de son histoire et des coups de fusil chargés à mitraille... Pif! paf! v'lan... les hussards d'un côté, les dragons sur l'flanc... y dit : je tumbé, comprenez-vous ; il dit j'tumbé... Moi, je relève ça... y s'coupe. Je m'écrie : *Marcel, mon pauvre Marcel*... Les sanglots nous étouffent ; nous suffoquent ; il m'avoue alors qu'il n'était pas mort et qu'il revenait pour qu'en cas... si... il trouvait du retour... il pût se comporter... et il va vous dire si ça n'est point vrai... le v'là lui-même.

CHOEUR.

AIR : *C'est notre ami Blondel.* (de Richard.)

Quoi, c'est notre ami Marcel,
Quel coup du Ciel !

SCENE X.

Les Mêmes MARCEL.

MARCEL, *les embrassant.*

Mon cher oncle, bonne petite Toinette... que je vous embrasse encore.

JEAN-CLAUDE, *h part.*

Comme il y va!... Si on ne dirait pas que c'est pour son propre compte

GOBINET.

Oui, oui, c'est ben lui, je le reconnais.

TOINETTE.

Méchant cousin, rester trois semaines auprès de nous sans se nommer.

GOBINET.

Et quinze ans sans nous donner de tes nouvelles.

MARCEL

Quand vous en saurez les motifs ! vous ne m'en voudrez plus... je revois donc tous les amis de mon enfance, le vieux François Babet, Marcelin !

GOBINET.

Je te le disais toujours, *tu marcellus eris*, tu seras tambour ou trompette ça n'a pas manqué... qu'est-ce qui dirait

pourtant que j'ai donné le fouet à un brigadier de hussards.
C'est qu'il ne voulait pas apprendre ses lettres, le brigadier !
rien que les voyelles t'ont coûté joliment cher, mon ami.

MARCEL, *gaiement*.

Je m'en souviens, mon oncle.

JEAN-CLAUDE.

Ah ! ça, j'espère maintenant que mon mariage...

TOINETTE.

Il faut d'abord nous occuper de fêter le retour de Marcel.

JEAN-CLAUDE.

C'est juste ; et une noce serait la plus jolie fête.

MARCEL.

Permettez, c'est à moi de fêter la famille. (*aux paysans.*)
Mes amis, courez chez tous nos parens et invitez-les à dîner.

JEAN-CLAUDE, *bas*.

Dites-donc, monsieur l'huzard, savez-vous que la famille
n'en finit pas ! Ça va manger !.

MARCEL, *gaiement*.

Et je n'ai pas un sou.

GOBINET.

Que cela ne t'inquiète pas, mon ami, j'ai de l'argent
toi de la succession ; je t'avancerai tout ce que tu voudras.

JEAN-CLAUDE, *à part*.

C'est ça .. mon argent... il n'est pas gêné.

MARCEL.

En ce cas, mes amis, prévenez tout le monde, les tantes,
cousines, petits-neveux, grands-pères, un dîner superbe.

JEAN-CLAUDE, *le poussant*.

Vous n'y pensez pas.

MARCEL, *bas*.

C'est pour mieux les persuader, est-ce qu'on reconnaît
un parent qui ne paie pas à dîner.

AIR : *Farilon, farilette.*

Dans l' village courez vite,
Prévenir parens, amis,
Dites-leur que j' les invite,
Et qu' pour eux l' couvert s'ra

J' veux qu' mon r' tout soit une fête,
Et qu' on s' en donn' jusques là ;
Dit's leur qu' on dans' ra,
Que l' on chant' ra,
Qu' l' on mang' ra,
Qu' l' on vid' ra
Maint' feuillette ;
Boira qui voudra
Larirette ;
Le cousin paiera
Larira.

Il frappe sur l'épaule de Jean-Claude.

JEAN-CLAUDE.

Ne dites donc pas de ces choses-là.

CHOEUR.

Amis on dans' ra,
On chant' ra,
On mang' ra,
On vid' ra
Maint' feuillette ;
Boira qui voudra
Larirette,
Le cousin paiera
Larira.

Babet, François et les paysans sortent.

SCENE XI.

GOBINET, MARCEL, JEAN-CLAUDE, TOINETTE.

JEAN-CLAUDE.

Puisqu' on traite toute la famille, que ça nous serve au moins de repas de noce... Si on invitait le notaire.

GOBINET.

Oui, d' autant plus que nous parlerons du partage des biens.

JEAN-CLAUDE.

Mon dieu ! ça ne presse point.

TOINETTE.

Ça doit passer avant tout...

MARCEL.

Sans doute; il faut se débarrasser le plutôt possible des affaires d'intérêt.

JEAN-CLAUDE , à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc ?

GOBINET.

C'est très-facile. J'ai fait deux parts égales que Jean-Claude a déjà approuvées.

MARCEL.

Moi aussi, je prends la mienne les yeux fermés.

JEAN-CLAUDE , à part.

Pardine !... Je crois bien.

GOBINET.

Jean-Claude désire la ferme, alors si le jardin et l'argent comptant te conviennent.

MARCEL.

Mais tout me convient .. Je prends l'argent, le jardin, ... tout... Je ne suis pas intéressé...

JEAN-CLAUDE.

Mais les vingt-mille francs qui me reviennent en épousant ma cousine... c'est que l'article est positif... Je donne et lègue vingt-mille francs à Toinette Gobinet, sous la condition qu'elle épousera son cousin... heim...

MARCEL.

Son cousin ! eh bien ! est-ce que je ne suis pas son cousin aussi, moi ?...

TOINETTE.

C'est vrai, mon père, Marcel est mon cousin.

GOBINET.

Au fait, Marcel est son cousin, nous n'avions pas pensé à ça...

JEAN-CLAUDE , à part.

Ah ! par exemple, si j'avais su !

MARCEL.

Allons, allons, ne nous disputons pas, tout cela s'arrangera. (Il embrasse Toinette.) N'est-ce pas, petite cousine.

GOBINET.

Il est charmant... comme une douzaine de campagnes vous forment un jeune homme. Je suis fâché de n'avoir pas servi aussi, moi!.. j'aurais fait un fier grenadier. Ah! ça, je vais chez le notaire, rassembler les papiers... Toinette, occupe-toi du dîner.

MARCEL,

Bravo, mon oncle.

GOBINET, à Marcel.

Adieu, mon ami... adieu, mon petit Gobinet... C'est aussi un Gobinet.

(Gobinet sort d'un côté, Toinette rentre de l'autre.)

SCÈNE XII.

MARCEL, JEAN CLAUDE.

JEAN-CLAUDE, à part.

Dieu! s'il n'était pas militaire, comme je lui repasserais une vendange normande sur les épaules...

MARCEL, d'un air riant.

Eh! bien, mon cousin... êtes-vous content de moi?...

JEAN-CLAUDE.

Ma fine... je serions ben difficile, vous avez bien fait la frime...

MARCEL, se frottant les mains.

Enfin me voilà reconnu, je vais me faire rendre mes comptes... ensuite je penserai à mon mariage...

JEAN-CLAUDE,

Avec qui?

MARCEL.

Avec ma cousine.

JEAN-CLAUDE,

Laquelle?

MARCEL.

Toinette,

JEAN-CLAUDE,

Par exemple, vous plaisantez.

MARCEL.

Je ne plaisante jamais.

JEAN-CLAUDE.

Nous verrons.

MARCEL.

C'est tout vu.

JEAN-CLAUDE.

Assez comme ça, l'hazard... c'était bon jusqu'à c' t' heure...
mais si ça continuait je me fâcherais.

MARCEL.

Pourquoi donc ?

AIR : *Ronde de la ferme.*

Ah ! puisque le père et la fille
M'ont bien accueilli, Dieu merci,
Heureux au sein de ma famille,
Je ne quitt' plus ce pays-ci; (*bis.*)
Près d'un' cousine aussi jolie
Qu'il m' s'ra doux de passer ma vie.

JEAN-CLAUDE.

Marchez donc, marchez, marchez donc,
J' suis un cadet d' la Normandie.
Marchez donc, marchez, marchez donc,
Vous n' dites pas ça pour tout d' bon.

MARCEL.

Si, ma foi, ou le diable m'emporte, à présent que me
voilà reconnu de toute la famille, moi, je n'ai jamais hérité,
et je ne serais pas fâché de faire connaissance avec une suc-
cession....

JEAN-CLAUDE, à part.

Il profite de ma position pour me rançonner (*haut*). Al-
lons, je vois qu'avec vous autres huzards, faut toujours
vous donner une part du butin... voyons si une vingtaine
d'écus pouvaient vous être agréables.

MARCEL.

Vingt écus...

JEAN-CLAUDE.

Dame! au prix où tout est, avec vingt écus j'aurais eu
une demi-douzaine de petits cousins bé gentils.

MARCEL.

Misérable !

Même air que le précédent.

L'aveu que tu viens de me faire
Pour mon honneur est out rageant ,
Apprends d' moi qu'un franc militaire
N' bat pas en r' trait' pour de l'argent ;
Je n' sais dans ma colere extrême ,
A quoi tient qu' sur ta face blême.

(*Il fait le geste de donner un soufflet.*)

JEAN-CLAUDE , *tendant sa joue.*

Tapez donc , tapez , tapez donc ,
J' vous f'rais un bon procès tout d' même ;
Tapez donc , tapez , tapez donc ,
C' est tout profit , n' y a pas d' affront.

MARCEL , *se modérant.*

Tu n' en vaux pas la peine.

JEAN-CLAUDE.

Vous reculez malgré ça . . . hem ! vous n' osez point.

MARCEL.

Ecoutez , entrons en accommodement , changeons de rôle . . . vous aimez l' argent ?

JEAN-CLAUDE.

Eh ! bé donc , quoique vous voulez que j' aime ?

MARCEL.

Moi , j' aime Toinette . . .

JEAN-CLAUDE.

Vous aimez Toinette . . . et moi qui suis son fiancé.

MARCEL.

Fiancé , c' est un grade sans conséquence . . . Tenez , je vous abandonne la moitié de ma part de la succession et vous signez mon contrat de mariage.

JEAN-CLAUDE , *étouffant.*

Par exemple , c' est trop fort , je ne vous donne plus rien.

MARCEL.

Eh ! bien , je garde tout.

JEAN-CLAUDE.

Nous verrons , je cours tout avouer à mon oncle.

MARCEL.

Je vous en défie.

JEAN-CLAUDE.

Lui dire que vous n'êtes pas plus mon cousin que le grand Turc.

MARCEL, *riant*.

Ingrat... vous qui m'avez reconnu.

JEAN-CLAUDE.

Vous faire chasser du village comme un vagabond... un intrigant... un instru.

MARCEL.

Comment !

JEAN-CLAUDE, *s'éloignant*.

Oui, un voleur de succession, ah ! jarni, je n'ai point peur... je défends mon bien et je n'en lâche plus un dénier.

MARCEL.

Morbleu.

JEAN-CLAUDE, *chanté*.

Tapez donc, etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

MARCEL, *seul*.

Allons, il n'y a plus à reculer... pourvu que cet éclat n'aille pas aux oreilles du colonel, voyez un peu si ce petit Clopin reviendra... S'il n'avait pas trouvé Ladrogue, je serais dans un fier embarras. Eh ! Dieu me pardonne, les voilà tous les deux.

SCÈNE XIV.

MARCEL, LADROGUE, CLOPIN.

CLOPIN, *conduisant Ladrogue*.

Par ici... monsieur le soldat,

MARCEL.

Eh ! arrive donc, mon vieux !

LADROGUE , *courant à lui.*

Mille sapertaches... c'est toi, mon cher ami.

MARCEL.

Te voilà déjà en train...

LADROGUE.

Ya meiner, je commence de pon matin... Mais dis-moi donc, mon cher Mar...

MARCEL.

Chat! ne me nomme pas, j'ai mes raisons.

CLOPIN , *étonné.*

Tiens... ne me nomme point.

LADROGUE.

Mein gott, je s'affre pas ce que voulait dire ce petite trompette... Votre ami Pertrand... je n'affre pas d'ami Pertrand.

MARCEL.

Tais-toi donc?

LADROGUE , *plus haut.*

C'est juste... il ne faut pas qu'on se dute...

MARCEL.

Eh bien! et mon affaire?..

LADROGUE.

Ta duel... La sous-lieutenant l'y être guerite... mais on te cherche de tous les côtés; ça fa bien...

CLOPIN , *s'approchant.*

Comment! on le cherche.

LADROGUE.

La colonel est furieuse contre toi; elle a donné des or-pour te traduire au conseil. Ça fa bien; mais la major qui t'aime, a écrit à Paris, et...

Il aperçoit Clopin qui est près de lui l'oreille tendue. Il la lui prend.

Das is das?

CLOPIN.

Ah! la la.

MARCEL.

Ah! drôle, tu nous écoutes.

CLOPIN.

Nenni; je regardais votre dragonne.

MARCEL.

Tiens, voilà ton petit écu. Ladrogue, viens que je te donne mes instructions et mes invitations pour les camarades de la chambrée... Tu boiras bien un coup.

LADROGUE.

Ya meiner... j'en boiverai bien deux.. Mais dépêchons, que je n'manque pas l'appel du soir. (*à Clopin.*) Toi, liron, attends-moi ici pour me reconduire à Harfleur.

CLOPIN.

A Harfleur... Est-ce que vous ne savez pas le chemin.

LADROGUE.

Le chemin, malin, je le siffre bien à présent, mais quand je sortirai de la cabarète, du diable, si je m'en souviendrai (*à Marcel.*) Allons, mon brigadier, feu roulant.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

CLOPIN, *seul.*

C'tanimal... avec son langage d'Iroquois... c'est que j'ai vu le moment où mon oreille s'en allait aussi au cabaret. Eh bien, ce Bertrand m'est suspect... A présent qu'il m'a payé, je ne lui dois plus rien... et c'mystère... ces chuchottemens... Quand des gens chuchotent, ça n'est pas bon signe... j'vais faire ma déclaration.

SCÈNE XVI.

JEAN-CLAUDE, CLOPIN.

JEAN-CLAUDE, *accourant tout essouffé.*

Nous allons voir.

CLOPIN,

Ah! c'est vous, monsieur Jean-Claude.

JEAN-CLAUDE.

Quoique tu fais là, au lieu d'être à tes vaches? D'abord, si elles sont dans notre pré, je te fais payer l'amende.

CLOPIN.

Mon dieu, comme vous êtes, au lieu de penser à mes bêtes, vous devriez prendre garde à des animaux plus pernicieux qui rodent dans la ferme.

JEAN-CLAUDE.

Quoi que tu veux dire?

CLOPIN.

Oui, ce Bertrand... en êtes-vous bé sûr?

JEAN-CLAUDE.

Ah! mon ami, ne m'en parle point, c'est un coquin... mais il va la danser.

CLOPIN.

Comment! vous savez déjà?

JEAN-CLAUDE.

Tout; mais j'ai pris mes mesures; la justice est prévenue: il va être pincé avec tous ses complices, et si tu sais quelque chose et que tu ne veuilles pas être compromis, v'là le moment de te montrer.

CLOPIN.

Si j'en sais, et fameusement, d'abord il ne s'appèle pas Bertrand... c'est un nom supposé.

JEAN-CLAUDE, *se frottant les mains.*

Je m'en doutais.

CLOPIN.

Il est poursuivi par nne mauvaise affaire.

JEAN-CLAUDE.

De plus mieux en plus mieux.

CLOPIN.

Ensuite, il est renfermé là avec un espèce de rotomago qui n'parle pas comme un chrétien.

JEAN-CLAUDE.

Un étranger?

CLOPIN.

Ça saute aux yeux, il ne parle pas bon français comme vous et mé; attendez, il dit que c'est un Italien, mais à son accent je croirais plutôt que c'est un anglais; il dit toujours ya meiner.

JEAN-CLAUDE.

Mdit ya meiner... c'est un Anglais, plus de doute. Tout

d'suite après la bataille de Fontenay .. il y a des confé-
rences avec un espion anglais ! mon ami, t'es t'un homête
garçon, tu en rempliras les devoirs.

CLOPIN.

Dame, oui, s'il y a quelque chose à gagner.

JEAN-CLAUDE.

Faudra que tu lèves la main.

CLOPIN.

J'la leverai.

JEAN-CLAUDE.

Et que tu jures.

CLOPIN.

Je jurerai.

JEAN-CLAUDE.

Ça fra un bon petit témoin... Quand on les prends jeunes...
Cours vite au marché, il y a toujours des cavaliers de la
maréchaussée... Tu leur diras qu'il y va du salut de toute
la Normandie.

CLOPIN.

C'est dit... v'là l'Anglais, je me sauve.

Il sort.

JEAN-CLAUDE.

C'est l'espion ; il paraît joliment conditionné.

SCÈNE XVII.

JEAN-CLAUDE, LADROGUE.

LADROGUE, à la cantonnade.

Ya meiner... Ya meiner... ne te montre pas dans les en-
firs.

JEAN-CLAUDE.

Comme il a l'accent Anglais.

LADROGUE, un papier à la main, se frottant les yeux en re-
gardant Jean-Claude.

Allons, liron... c'est inique, comme une pouteille de
plis ou de moins, vous dérangé l'obtique. V'là mon or-
donnance qui est grandie de six puees ! allons, belle-jambe,
marchons pendant que j'ai chaud.

JEAN-CLAUDE.

Comment, marchons, marchez-vous-même.

LADROGUE.

Diaple!.. et le mot d'ordre, je pourrais le perdre, je suis étourdi comme un poulet de canon.

JEAN-CLAUDE, à part.

Le mot d'ordre... Oh!

LADROGUE.

(Il ouvre sa sabredache en chancelant, veut y glisser le papier, le met à côté; le papier tombe à terre sans qu'il s'en aperçoive, Jean-Claude met le pied dessus.)

Là, allons, guide à gauche.

JEAN-CLAUDE, le pied sur le papier.

(A part.) Je le tiens. (Haut.) Mais ce n'est pas moi qui vous ai conduit.

LADROGUE, le regardant.

C'est égal, toi ou lui...

JEAN-CLAUDE, qui s'est baissé et à pris le papier.

C'est à Harfleur qu'vous allez... J'vas vous montrer un chemin plus court qui vous y mènera tout droit...

(Il ouvre la porte du jardin à gauche.)

LADROGUE.

Diaple!.. un chemin couvert, c'est charmant.

JEAN-CLAUDE, à part.

Le jardin est clos de murs, et s'il y entre... (Haut.) Prenez le petit bois, vous tournez à gauche, puis à droite, puis à gauche, puis vous y êtes.

LADROGUE riant.

Gauche, droite, y m'prend pour un fantassin.

(Il lui donne un coup et sort.)

JEAN-CLAUDE seul.

Prenez garde de tomber... Comme il est poli, il fait des révérences à tous les arbres. Et d'un. (Il ferme la porte.)

SCENE XVIII.

JEAN-CLAUDE, GOBINET avec des papiers,
TOINETTE sortant de la ferme en grande toilette.

GOBINET.

Là, j'ai mis les papiers en règle.

TOINETTE.

Eh bien, où est-il donc mon cousin.

La Famille normande.

JEAN-CLAUDE, à voix basse.

Chut ! chut ! mamselle, n'y a plus de cousin.

GOBINET.

Comment ?

JEAN-CLAUDE.

Plus de Marcel.

TOINETTE.

Ah ! mon Dieu ?

GOBINET.

Il serait mort une seconde fois, mais ça ne s'est jamais vu.

TOINETTE.

Qu'est-ce que ça signifie ?

JEAN-CLAUDE.

Que ce Bertrand nous a trompés... Que ce n'est pas Marcel... J'ai déjà arrêté un espion anglais qui est son complice, lisez.

GOBINET lisant.

Mes braves camarades... Mais ce n'est pas de l'anglais.

JEAN-CLAUDE.

Vous croyez ?

GOBINET.

Certainement... Mes braves camarades.

JEAN-CLAUDE.

Ah ! dame, c'est qu'ils sont malins. ils se gardent ben de parler avec leur langue.

GOBINET, lisant.

« Mes braves camarades, vous êtes invités à la noce d'un ami qui ne se nomme pas et pour cause. »

TOINETTE.

Qui ne se nomme pas.

JEAN-CLAUDE.

C'est clair, j'espère...

GOBINET continuant.

Suivez Ladrogue.

JEAN CLAUDE.

Ladrogue, c'est un autre Anglais.

GOBINET, continue.

Vous ferez connaissance avec le vin du pays, qui ne vaut rien, ma future qui est charmante.

TOINETTE.

C'est très-bien écrit.

GOBINET.

« Ma nouvelle famille est très-aimable, à l'exception d'un imbécile. »

JEAN-CLAUDE.

Ah ! le malhonnête, comme il vous manque de respect.

GOBINET.

Ce n'est pas pour moi qu'il dit ça, c'est pour toi.

JEAN-CLAUDE.

C'est peut-être pour tous les deux, cependant j'ai des raisons pour croire que ça me regarde, mais il me paiera ça avec le reste, je vais quérir la maréchaussée.

TOINETTE.

Comment, vous auriez le cœur.

JEAN-CLAUDE, avec colère.

Y n' faut point de cœur pour ça, je connais que mon devoir mé, (*à part.*) Ah ! t'as voulu me souffler mon héritage, té... Mais j' suis là, mé (*haut.*) Le v'là, cousinez ; encore un petit brin et y sera pincé. *Il sort.*

GOBINET.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que nous allons devenir... Une arrestation, un intrigant. Toinette, ne me quitte pas..

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, MARCEL.

MARCEL.

Eh ! bien, mon cher oncle, les parens sont-ils arrivés, le diner est-il prêt... Eh ! mon Dieu !... Toinette toute en larmes.

TOINETTE, pleurant.

C'est vous qui êtes cause de tout ça.

GOBINET, pleurant aussi.

Oui... c'est vous...

MARCEL.

Moi ?

TOINETTE.

Mais c'est égal, sauvez-vous...

GOBINET.

Decampaverunt gentes, ne demandez pas votre rese, les cavaliers vont venir.

MARCEL.

Les cavaliers... Je suis découvert...

GOBINET.

Et il l'avoue ; c'est égal, fuyez...

TOINETTE.

Vous n'avez qu'un moment, mon cousin... monsieur le brigadier.

GOBINET.

Mon neveu... non, je me trompe... monsieur, enfin je ne sais pas qui, mais allez vous-en.

CLOPIN, *dans la coulisse.*

Par ici, par ici...

TOINETTE.

Il n'est plus temps!...

SCENE XX.

Les Mêmes CLOPIN, ensuite JEAN CLAUDE,
Hussards, Villageois, Villageoises.

CLOPIN.

Monsieur Gobinet, monsieur Gobinet, je n'avons pas trouvé la maréchaussée, mais v'là un détachement du cinquième que je vous amène pour arrêter le désalteur.

MARCEL.

Un déserteur. (*Il lui donne un soufflet.*) Ah! drôle.

CLOPIN.

Là, v'là l'action qui s'engage... Arrivez donc.

UN HUSSARD.

Mille bombes! quel est celui qui ose déshonorer notre uniforme...

MARCEL.

Marcel! déshonorer votre uniforme!

TOUS.

Marcel!

Les hussards se rangent en bataille la main au bonnet.

CHOEUR.

AIR : *Bravons les chaleurs de l'été.*

Honneur, honneur à notre commandant,

A son courage

Ici rendons hommage.

Reçois, Marcel, de tout le régiment

Le noble prix qu'on doit au plus vaillant.

MARCEL.

Eh bien! mes amis, que faites-vous donc ?

LADROGUE, à la grille.

Hoé! Camarates..... Est-ce que les portes de la ville
sont déjà fermées? (*On va lui ouvrir.*)

CLOPIN.

Tiens, c'est l'Anglais.

MARCEL

Ladrogue, un Anglais!....

LE HUSSARD.

Notre maréchal-des-logis. (*Ils rient.*) Ah! ah!

LADROGUE, se rangeant près des hussards.

Que vois-je? Mon régiment en pataille!.... Et Marcel
à Harfleur?

MARCEL.

Du tout, mon ami, tu n'y es pas.

LADROGUE.

Comment, depuis deux heures que je marche.

MARCEL.

Nous t'expliquerons cela. Mais, mes amis, dites-moi
donc pourquoi ces honneurs?

LE HUSSARD.

Tu ne le sais pas encore? L'officier avec qui tu t'es battu
a fait valoir auprès du maréchal de Saxe tes services, tes
blessures; et, pour arrêter les poursuites, on t'a nommé
sous-lieutenant.

MARCEL , avec joie.

Sous-lieutenant.... Mes amis , j'invite tout le régiment à ma noce.

TOUS LES HUSSARDS.

Présent.... Vive Marcel !

JEAN CLAUDE , *soupirant.*

Marcel!.... Allons , il n'y a plus à en douter ; l'hazard est mon cousin.... Mais ce qui me console , c'est que nous allons plaider pour les vingt mille francs.

MARCEL.

Du tout ; car , Toinette et moi , nous vous les abandonnons.

JEAN CLAUDE.

Comment.... Le testament dit....

MARCEL.

Le testament s'est trompé. Il donne vingt mille francs de plus à celui qui épousera Toinette ; c'est , au contraire , celui qui ne l'obtiendra pas qui a besoin de consolation. Prenez l'argent ; moi , je garde mieux que ça. (*Il prend Toinette sous le bras.*)

JEAN CLAUDE.

Ah ! v'là un cousin , mais je ne serai point moins généreux que lui ; je prends mon parti... et les vingt mille francs. C'est bé dur tout de même !

GOBINET.

Mon cher Marcel , voilà un grade qui en amènera un autre.... *Audaces fortuna juvat* : ce qui veut dire , que la vertu finit toujours par nous conduire à la fortune... quand le courage et la jeunesse se trouvent accompagnés... Je t'expliquerai le reste. Allons , mes enfans , en avant la ronde normande.... et chacun son couplet.

VAUDEVILLE.

AIR : *Ronde du Garde de Chambord.*

GOBINET.

D'puis l' premier homm' , tous les Normands ,
De pomms se sont montrés friands ,
Aussi chacun deux , en tout temps ,
N'voit pas sans envie ;
Un° pomme jolie ,

Ah ! pour ce fruit-là ,
Que d' vols j'ai vu déjà ;
Mais n'y a point , qu' dans la Normandie ,
Que l'on trouv' de ces voleurs-là.

CHŒUR.

Mais n'y a point , etc. (*On danse.*)

CLOPIN.

Chaqu' bell' chez nous , jure souvent ,
D'être fidèle à son amant ,
Ell' croit qu'ell' tiendra son serment ,
Mais on est jolie ,
Un' promess' s'oublie ;
On peut d' temps en temps s' permettre d'ces chos'-là ,
Y n'y a point qu' dans la Normandie
Que l'on tient ses sermens comm' ça.

CHŒUR.

Y n'y a point , etc. (*On danse.*)

JEAN CLAUDE.

Chaque pays a son dicton ,
Nous autr's , nous avons le renom ,
De n' jamais dir' ni oui , ni nom...
Dam ! faut , dans la vie ,
User d'industrie
Pour plaire à c'lui-ci , sans déplaire à c'lui-là.
Y n'y a point qu' dans la Normandie
Que l'on voit de ces gascons-là.

CHŒUR.

Y n'y a point , etc.

TOINETTE , *au Public.*

Messieurs , dans le pays Normand ,
Promettre et t'nir , c'est différent ;
Aussi , nous craignons , qu'en sortant ,
De c'te comédie ,
Chacun ne s'écrie :
L'affiche , oui-dà ,
Nous promettait mieux qu'c'la...
Les auteurs sont d'la Normandie ,
Mais pour un' fois passons leur ça.

CHŒUR.

Les auteurs , etc.

FIN.